

Remarques sur ma Sœur Marguerite-Marie CLAPPIER, décédée le 27 août 1945, au Sanatorium de BAHNES (Liban), âgée de 33 ans, 13 de vocation.

« Petit Jésus faites que mon âme se
très belle ! »

*Ma Sœur Clappter n'a pas d'histoire
Elle a toujours dit oui au Bon Dieu.»
(Ma Sœur Chesnelong).*

— Où est Marguerite ?

Maman regarde Tante Marie. Tante Marie regarde Maman.

C'est un chaud dimanche d'été dans la vieille propriété provençale où la famille Clappter vient passer ses vacances. Sous les platanes on se repose après le déjeuner de midi.

— Où est Marguerite ?

Seul le crissement régulier des cigales répond aux appels...

Marguerite a six ans. Lorsqu'elle disparaît ainsi, c'est ordinairement pour aller jouer avec son pinson « Cui-Cui » dans la chambre de sa bonne, la brave Pétronille — dite Tonie, parce qu'elle n'aime pas son nom — une chambre fraîche, en plein nord. Tonie sait ce que cela signifie lorsque « Mademoiselle » monte dans son domaine ; c'est là que réside la cage de l'oiseau. Elle ferme la fenêtre et alors c'est le moment délicieux où l'on met « Cui-Cui » en liberté ! L'oiseau sautille dans les petites mains pleines de miettes ; s'enfile dans les manches courtes pour ressortir par l'encolure large de la robe d'été... « Cui-Cui » fait toutes les volontés de Marguerite, puis, après une bonne récréation, réintègre à regret sa prison dorée...

Mais aujourd'hui, Marguerite n'est pas montée jouer avec « Cui-Cui ». Paul, son frère aîné de cinq ans, ne l'a pas vue, Tonie non plus.

— Oh ! le bassin, s'exclame Tonie terrifiée. Si jamais...

Madame Clappier, elle, ne s'inquiète pas. L'enfant est bien trop obéissante pour avoir été du côté de l'eau, l'arbre défendu de ce joli Paradis terrestre. Mais alors ?...

Alors on la trouve enfin dans la chapelle de la maison, petit oratoire où la piété de Tante Marie a obtenu l'immense faveur de la Présence réelle. Marguerite sait très bien que Jésus habite là. Et, en ce dimanche d'été, où la chaleur assouplit un peu les esprits et favorise la sieste plus que les conversations, l'enfant est montée doucement se cacher pour causer avec Jésus... tout simplement... Elle a posé sur sa tête brune un petit voile blanc. Elle est là en prière, tout près du tabernacle, très droite, calme et souriante. Maman craint presque de troubler le colloque intime entre Marguerite... et le Bien-Aimé...

— Que fais-tu là, ma chérie ?

— C'est dimanche. Je chante mes Vêpres *en dedans*.

C'est déjà une âme chantante, cette petite Marguerite, vive et malicieuse comme la flamme qui pétille dans ses grands yeux noirs...

Oh ! elle n'est pas toujours en prière... Regardez-la filer ce matin à toutes jambes sur la route de Tarascon. Mistral chanterait volontiers sa grâce légère ! On fait les vendanges. Elle n'a que quelques printemps. Mais elle sait déjà ce que c'est que « vouloir ».

— Marguerite, rentre à la maison !

— Je vais à Tarascon !

— Pourquoi faire ?

— Je vais acheter des ciseaux ronds puisqu'on ne veut pas m'en donner pour couper le raisin !

Il faut renoncer à l'achat et rentrer un peu penaude... Mais il n'y a pas besoin de ciseaux spéciaux pour grappiller entre les ceps dorés pendant cette merveilleuse période d'automne. Cependant lorsque les grappes saignent au pressoir et que les feuilles tourbillonnent sous les coups du mistral, il faut quitter la Provence aride et rocheuse, ce coin aimé tout embaumé de lavandes, et remonter sur Paris. C'est qu'elle est Parisienne aussi, cette petite fille, elle garde par ses deux grand'mères — deux Marguerites ! — le double cachet de la Provence ensoleillée et de la capitale au ciel gris. Sous des dehors pleins d'entrain, elle se livre peu. Taquine un brin, oui, mais déjà bonne à l'excès, bonne pour les pauvres dès son plus jeune âge.

Un jour, — elle a 7 ans — Tonie déclare :

— Je ne vous appellerai plus Marguerite, vous êtes trop grande, je dirai Mademoiselle...

Marguerite s'indigne, et, sautant au cou de sa bonne :

— Écoute bien, fait-elle malicieuse, si tu dis Mademoiselle, moi je t'appellerai Pétronille...

Elle se prépare à sa communion privée. Suivant la tradition de la paroisse Sainte-Clotilde où elle est née un 26 Novembre — aux premières Vêpres de Notre-Dame de la Médaille Miraculeuse et dans son quartier — elle écrit alors à l'Enfant Jésus :

« Mon cher bon Jésus,

« Je vous aime de tout mon cœur. Je suis bien contente d'aller au catéchisme pour apprendre votre histoire. Je voudrais être bien sage. Je suis bien décidée mais je vous demande de m'aider. Donnez-moi beaucoup de grâces pour que mon âme soit très belle. »

Et pour se faire pardonner peut-être cette injonction quelque peu impérieuse, Marguerite ajouta pour incliner l'Enfant Jésus à l'exaucer :

« Pour vous faire plaisir, je coudrai une brassière pour un enfant pauvre. »

Sait-elle déjà, cette petite fille de sept ans, que c'est là le *point faible* par lequel on touche le Bon Dieu ? Sûrement, car sa maman l'entend qui se murmure à elle-même en cachetant sa missive :

— *Mon petit ouvrage sera très bien fait, autrement ce ne serait pas poli pour le pauvre...*

Le pauvre ! C'est donc déjà un culte qu'elle professe pour lui, cette enfant qu'encourage une sainte maman. Et en retour, elle reçoit de bonne heure les bénédictions du pauvre. C'est, en l'occurrence, une vieille Fanny que protège la famille Clappier. Elle est à l'hospice mais vient chaque mois à son jour de sortie, chercher quelque gâterie et un peu d'affection. Aujourd'hui elle est bien émue de l'accueil qui lui est fait Boulevard Saint-Germain.

— Ah ! Madame, vos enfants seront bénis du Bon Dieu !

— Et pourquoi donc, ma bonne Fanny ?

— Ils sont si polis avec les pauvres ! Pensez-donc, j'ai rencontré Monsieur Paul dans l'escalier il s'est effacé pour me laisser passer et a enlevé sa casquette comme si j'étais une grande dame. Et voir que M^{lle} Marguerite me fait asseoir dans un fauteuil, avec un coussin sous les pieds, un châle pour me réchauffer... Ah ! Madame...

Et Fanny s'attendrit... Elle va faire une prophétie... Écoutons bien :

— Oui Madame, elle a eu pour moi toutes les prévenances d'une Sœur de Saint Vincent de Paul. Madame Clappier entrevoit un instant les ailes blanches auréolant la tête brune de sa fillette. Elle connaît bien et aime cette cornette que porte sa propre sœur. Si le Bon Dieu veut... s'Il choisit Marguerite, on ne la disputera pas à son amour.

Pour le moment, ce n'est encore qu'une petite fille studieuse et gaie, qui grandit dans l'atmosphère très douce de la famille. Mais il y a au milieu de ses jeux d'enfant heureuse, des minutes déjà très significatives, que sa pieuse maman « conserve en son cœur ». On impose à la fillette le scapulaire du Mont Carmel. Elle en témoigne une joie vraiment extraordinaire, parce qu'elle sent qu'elle appartient ainsi à la Très Sainte Vierge « *plus qu'avant* ». Le goût de ce qui est pur, net, intact, elle le conservera toujours. Et ses fréquentes visites à la chapelle de la rue du Bac, ne feront que l'affiner... Elle aime tant déjà la Vierge Immaculée !

Marguerite connaît très jeune les angoisses de la guerre, les descentes à la cave au son de la Berthe en pleine nuit, alors qu'on a les yeux si lourds de sommeil ! Aussi à Noël 1918 après l'Armistice — elle a sept ans — lorsque ses parents projettent d'aller avec Paul à la messe de minuit, elle prend nettement position :

— Je trouve qu'on m'a réveillée assez souvent pour descendre à la cave. On pourrait bien me réveiller une fois pour la messe de minuit !

C'est de la si bonne logique que Monsieur et Madame Clappier sourient et acquiescent.

Ravie, elle accompagne papa et maman à Sainte-Clotilde. Après les trois messes, on s'approche de la crèche illuminée. Les yeux écarquillés, Marguerite contemple l'Enfant-Jésus vêtu d'une somptueuse robe blanche, toute brodée... Elle regarde de plus près : une ceinture de soie bleu-ciel... Est-ce possible ! Non, cela ne va pas avec la paille rugueuse de Bethléem. Quelle anomalie ! La fillette se penche, elle est déçue, presque scandalisée :

— Oh ! Monsieur le Curé l'a habillé comme un enfant riche !

Elle sait bien que les pauvres, les *vrais* pauvres — et l'Enfant Jésus en était, certes ! — ne sont pas vêtus ainsi comme des princes. Elle est si réfléchie déjà, cette enfant qui travaille comme en se jouant que sa précocité inquiéterait son entourage si son rire joyeux ne venait le rassurer. Mais oui, malgré s

maturité d'esprit et son regard plein de pensée, Marguerite est rieuse, enjouée, spirituelle. Sa gaieté cependant, est tempérée par une exquise réserve. Sa joie vient du dedans ; c'est comme un rejaillissement de son cœur très pur et déjà plein de Dieu.

« D'ailleurs, nous dit son amie d'enfance, on avait cette impression indéfinissable de surnaturel en entrant dans l'appartement de la famille Clappier. C'était l'union parfaite des cœurs, la paix absolue des esprits. Rien d'étonnant que cette ambiance créée par les parents de Marguerite — admirables chrétiens — n'ait imprégné l'âme de l'enfant qui avait dit jadis au petit Jésus : « *Faites que mon âme soit très belle !* »

L'APPEL...

Elle a douze ans... quatorze, seize ans... l'âge où les fillettes se compliquent. Marguerite Clappier reste étonnamment simple. C'est un esprit clair, ordonné, marqué d'un rare bon sens. Pas d'emballement dans sa piété profonde et ses enthousiasmes de jeune fille. A l'Institut de la Madeleine où elle fait ses études secondaires, elle connaît les plus brillants succès, mais elle reste pour toutes ses amies de cours, malgré les premières places qu'il faut lui laisser, la compagne sympathique, aimée de toutes. C'est qu'elle est si bonne déjà, d'une bonté qui devine les plus petites souffrances et s'ingénie à les consoler. L'amie dont nous avons parlé, fait à ce propos une étonnante remarque :

« Marguerite avait une telle intuition des âmes que par moments elle me gênait. J'avais l'impression qu'elle lisait en moi avec ses grands yeux noirs, mais sans indiscrétion aucune. Elle paraissait plutôt chercher l'acte de bonté à accomplir, la délicatesse à glisser, tout cela avec sa manière douce et discrète, effacée... »

Ses amies ont bien l'intuition que cette âme d'élite n'est pas faite pour le monde. Le Maître divin l'a-t-il marquée pour Lui ? Elle ne parle pas d'elle, et au fond, personne ne sait ce qu'elle pense au juste pour son avenir.

« Je me rappelle une promenade avec elle dans le Midi, nous raconte M^{me} L. Elle m'avait entraînée très haut, non pas dans les montagnes mais dans les régions surnaturelles. Plus tard, au moment de mon mariage, elle me remit une image dessinée par elle, représentant le paysage de notre randonnée avec ces mots : « *Nonne cor nostrum ardens erat dum loqueretur ?* »

« Oui, elle pouvait bien parler ainsi. C'était vraiment Notre-Seigneur qui nous parlait par elle sur le chemin... comme sur la route d'Emmaüs... »

Elle manie donc le latin facilement, nous venons de le voir incidemment. Elle a donné en effet ses préférences au baccalauréat classique brillamment enlevé. Puis elle continue le grec et le latin à l'Institut catholique en vue de préparer une licence. Elle aime beaucoup l'étude personnelle ; une photographie de l'époque la montre à son bureau dans sa jolie chambre de jeune fille, souriant à ses gros dictionnaires, une flamme joyeuse dans son beau regard. N'imaginons pas cependant notre étudiante plongée dans ses grammaires anciennes, n'ayant plus d'autre horizon que l'Institut catholique ou la Sorbonne qu'elle fréquente aussi pour certains cours. Admirablement équilibrée, ayant une étonnante facilité pour le travail intellectuel, elle arrive à caser dans sa vie des cours de piano et de violon et des tâches absorbantes d'apostolat : catéchismes à des fillettes, cours bénévoles à une pauvre Ecole libre en quête de personnel. Et comme ce n'est pas suffisant, elle a organisé un ouvroir chez elle le jeudi pour ses amies étudiantes qui sont invitées à venir tirer l'aiguille pour les pauvres.

Quoique d'une santé excellente, Marguerite, on le conçoit, a bien besoin de vacances. Joyeusement, on fait les malles pour s'éloigner de Paris lorsque le soleil rôtit les pauvres platanes du Boulevard Saint-Germain, sous les fenêtres de l'appartement. Et c'est le départ pour Moustiers-Sainte-Marie, petit village dans les Alpes de Provence...

Quelle joie ! Voici le grand plateau sec, la route en lacets rapides qui remplace l'ancienne voie romaine, et puis, tout-à-coup, ce curieux village de Moustiers accroché à deux montagnes dont les pics sont reliés par la longue chaîne du Comte de Blacas, tendue après son retour des Croisades. Mistral a chanté l'histoire fameuse... Le village adossé au rocher est grillé par le soleil. Les jardinets fleurissent toutes les plantes odoriférantes qui agrémenteront la cuisine provençale. Les gens y sont gais, pleins de fantaisie, de bonne humeur et de complaisance.

gré l'aisance dans laquelle elle avait grandi, que son père la crut appelée à la vie du cloître. Mais Saint Vincent l'avait bien marquée pour le royal service de nos Seigneurs les pauvres. Et tout bonnement, elle déclara un jour qu'elle voulait être Fille de la Charité.

— Si tu m'avais demandé d'entrer chez les Clarisses, répondit simplement son père, je t'aurais priée d'attendre un peu. Mais puisque tu veux être Fille de la Charité, tu peux partir immédiatement.

Marguerite n'a que vingt ans. Elle apporte à Dieu une âme déjà toute religieuse, des talents exceptionnels d'intelligence et de dévouement, sans compter une bonne santé qui permettrait de les faire fructifier. On conçoit la joie de ma Sœur Chesnelong ! Cette Marguerite qu'elle suivait depuis sa tendre enfance, cette petite « perle précieuse », bientôt elle pourrait la polir au Séminaire pour l'embellir encore !

Sûre de la vocation de la jeune fille, ma Sœur Directrice l'engage seulement à voir le Très Honoré Père Verdier.

— Allez donc lui demander si vous ne feriez pas bien de terminer votre licence...

On ne peut s'empêcher de sourire en se rappelant comment ma Sœur Chesnelong traitait les diplômés tant elle redoutait que les surgeons de la superbe ne se cachent dans les rouleaux de parchemin...

— Nos Sœurs, je trouve toutes sortes de diplômes dans vos valises, oui, mais je n'ai jamais trouvé de diplôme d'humilité, je vous prie de le croire !

Ma Sœur Clappier lui donnerait un démenti. Elle le savait bien, notre bonne Sœur Directrice, et c'est pourquoi elle envoie son futur petit bonnet à la rue de Sèvres...

La réponse du Père Verdier est négative.

— Point n'est besoin de prolonger, ma fille... Vos deux certificats de latin et de grec suffiront.

Alors, toute joyeuse, Marguerite Clappier fait son premier acte d'obéissance. Elle ferme définitivement ses livres et son piano, dit adieu à l'Institut catholique et à la Sorbonne.

Désormais, elle appartient au Christ et à ses pauvres.

Après son postulat à Reuilly où elle passe comme une petite violette, près de la tombe de Sœur Catherine, elle arrive au Séminaire en juillet 1932. Rien ne la distinguera. Ma Sœur Clappier n'est plus qu'un petit bonnet analogue à tous les autres. En office aux dortoirs, puis aux petits cahiers, on se rappelle de son ardeur au travail, de sa complaisance souriante et silencieuse, de sa piété. Elle est heureuse parce que bien dans sa voie. Elle jouit de tout, de la vie austère qu'elle aime tant, des instructions qui la transportent, de l'atmosphère de recueillement dont elle s'est enveloppée depuis longtemps.

Une seule épreuve pour sa ferveur. Elle n'a que vingt ans et ne peut jeûner comme la plupart de ses compagnes... C'est sa grande humiliation ! Lorsque ma Sœur Directrice lui remet un énorme morceau de pain avant le déjeuner, ma Sœur Clappier proteste, mais la voix maternelle précise :

— Et je vous prie de tout manger, ma Sœur !

Mai 1933. Elle a déjà neuf mois de Séminaire lorsqu'un événement tout à fait extraordinaire va rompre la trame monotone de l'année de formation. C'est le 2 mai, anniversaire de la naissance de Sœur Catherine Labouré. Aux *Gloria* qui suivent le dîner et les grâces, ma Sœur Directrice fait appeler trente petites Sœurs et les prie de la suivre chez la Très Honorée Mère. Ma Sœur Clappier est du nombre.

Monter chez la Très Honorée Mère ! Les cœurs se mettent à battre et les imaginations à travailler... Les consciences s'interrogent... Mais la physionomie de ma Sœur Directrice n'a rien d'inquiétant... au contraire ! Un bon sourire l'épanouit... A la tête de son bataillon, elle monte allégrement, de son pas décidé, le grand escalier de pierre aux marches usées... Voici la Chambre des portraits.

Quelques regards à la dérobée sur les physionomies expressives de nos Mères dont les âmes semblent planer dans ce sanctuaire, et puis, un vigoureux :

— Formez un grand rond tout autour, nos Sœurs... et puis, mettez-vous à genoux pour recevoir les ordres de Notre Très Honorée Mère !

A l'entendre en ses moments de détente, à la récréation où elle jetait des mots charmants, des réparties savoureuses, amusant toute la famille lorsqu'elle racontait avec un « assent » inimitable les galéjades provençales, on comprenait que le mot piquant lui eût été facile. Sœur Marguerite ne fit jamais la moindre peine à ses compagnes. La charité primait toujours.

Peu expérimentée dans l'art de diriger une classe, elle parvint en quelques mois à dominer son petit monde, mais non sans efforts ! Pauvre petite Sœur ! Elle était orientée bien davantage vers la spéculation que vers les réalités prosaïques, ce qui lui valut maintes charités spirituelles. Elle n'avait pas été habituée à des détails de ménage et se trouvait bien plus à l'aise dans les concepts les plus ardu de la philosophie... Les contingences au milieu desquelles une Fille de la Charité se débat, Sœur Marguerite planait au-dessus. Elle ignorait tout cela. On conçoit que cette tournure d'esprit lui ait attiré plus d'une remarque humiliante et pénible. Alors, les grands yeux noirs se fonçaient un peu plus. Mais jamais une réplique ne sortit de ses lèvres closes...

Inhabile aux travaux manuels, involontairement désordre, elle paya largement sa supériorité intellectuelle. Ses compagnes l'ont vue serrer les poings, trembler d'émotion contenue devant l'algarade, mais subir l'avalanche sans mot dire, alors que la riposte eût été si facile ! Au contraire, après quelques minutes, en pleine possession d'elle-même, Sœur Marguerite retrouvait son joli sourire tandis que d'humbles paroles d'excuses montaient de son cœur pacifié.

Tout en elle était ardeur. C'est avec ardeur qu'elle aimait Dieu, avec ardeur qu'elle se donnait à son office. Le deuxième coup de la cloche du lever la trouvait debout, et, un quart d'heure après, elle était prosternée à la chapelle, abîmée dans son oraison matinale. C'est dans cette intimité profonde avec le divin Maître qu'elle trouvait la force de continuer la lutte, de chercher à aimer son Dieu dans les plus petits détails. Ne la voyait-on pas, aux jours de congé, réapprendre les principes d'écriture pour être mieux à même de les enseigner ! Plusieurs de ses compagnes ont relevé encore sa complaisance et sa charité exemplaires.

C'est ainsi que notre chère petite Sœur Clappier arrive au 19 juillet 1937, jour de ses Saints Vœux. Elle passe cette radieuse journée à la Maison-Mère, transportée d'une joie céleste. Deux mois avant, en exprimant le désir de ce don total et définitif, elle avait écrit à Notre Très Honorée Mère :

« Je désire consacrer toute ma vie à la Communauté, aussi je me mets à votre disposition, ma Mère, sans aucune arrière-pensée, pour travailler ici si telle est la volonté divine, ou pour aller au loin s'il plaît à Dieu de m'accorder cette grâce que j'ai toujours souhaitée du fond du cœur. »

Notée alors dans le cahier des demandes de l'étranger, celle de ma Sœur Clappier n'y resterait pas longtemps en attente. Au lendemain de ses Vœux, elle repart à la Colonie de vacances de Bretagne. Un mois se passe, le mois de l'action de grâces sans doute, pour la donation définitive... Une lettre envoyée plus tard de Bahnès, a soulevé un coin du voile de cette époque. Elle suffirait à dépeindre son âme :

« C'était en 1937, l'année de mes Saints Vœux. Le Bon Dieu m'avait donné de grandes consolations : baptêmes, premières Communions de plusieurs grandes jeunes filles. J'étais heureuse, trop heureuse au Gros-Caillou. Pendant la neuvaine préparatoire à la fête de l'Assomption, j'ai beaucoup prié la Sainte Vierge. J'ai fait à notre Mère Immaculée le sacrifice de mon bonheur... »

« Le 22 août (fête du Cœur Immaculé) j'avais comme un pressentiment que j'allais recevoir mon changement. En effet, je reçus ce jour-là mon rappel à la Maison-Mère et j'étais désignée pour Beyrouth. C'était bien la volonté très nette du Bon Dieu puisqu'il n'avait pas été question d'étranger jusqu'ici pour moi. »

C'est à Penmarc'h, dans le Finistère où elle se dévouait près des petites « colonettes » du Gros-Caillou que le nouvel appel du Maître vint la rejoindre. Ce n'était pas un cachet bleu, mais un télégramme bleuté lui aussi et porteur, en cette fête du Cœur Immaculé de Marie, des volontés divines. La jeune Sœur dut jeter les yeux une dernière fois sur le grandiose paysage de la côte rocheuse de Penmarc'h et écouter, en regardant l'Océan, le nouveau et pressant appel : « *Avance au large !* » Un peu saisie au premier moment de ce rappel si rapide, elle retrouva vite son doux sourire et dit à sa Sœur Servante :

— « *Ma Sœur, c'est la volonté du Bon Dieu...* »

« sais encore que dire : « Kif haleck ? Inchallah Mabsouta ! » et autres petites phrases... On me récite cependant avec joie, poésies et compliments arabes. Nous repartons pour la troisième école où nous attendent d'immense peccables cols blancs. Puis, nous rentrons au coucher du soleil, et avec les premières étoiles, car ici, il n'y a pas de transition...

« Le 9, Saint Maron, le grand saint du pays, chants arabes — on donne toute sa voix !... Depuis Jeudi, c'est la fête des Musulmans, (Le Beïran ou fête du mouton). »

Quelques semaines plus tard, la nouvelle inspectrice présente à son père une autre tournée :

« Jeudi dernier, mon cher papa, j'ai bien joué d'une tournée à la montagne. Sœur Marie-Madeleine (de l'École Normale) allait inspecter les écoles du Liban tenues par des normaliennes. Départ après la messe : Sœur Rose et son inséparable tricot (un bas qui s'allonge, qui s'allonge, malgré chaos et tournants !), Sœur Marie-Madeleine, la boîte des récompenses, et... moi. Enfin des provisions : bonbons, médailles, images et chapelets, puis les petits paniers maternellement préparés par Sœur Célestine. La route suit d'abord la mer vers la Palestine, puis bifurcation et chemin de montagne — on remonte le Nahr-Dahmour, vallée très encaissée et pittoresque avec mince filet d'eau bleutée, pentes tapissées de genêts et de lauriers roses en pleine floraison. A Deir-el-Kamar, où 2.000 chrétiens furent massacrés par les Druses en 1860, visite de l'église avec un bon moine, Puis en route vers une petite école qui végète. A 9 heures, en effet, nous y trouvons sept bambins, mais la maîtresse est absente. L'école est donc fermée. A Beit-ed-Din, au contraire, nous attendent 90 enfants bien tenus, bien formés, répondant intelligemment. A côté de cette intéressante école, nous traversons la prison où 200 braves gens, en majorité druses, se reposent de leurs exploits pour quelques années, Certains sont au travail : souliers, tapis, tissage.

« Ensuite, nous visitons le palais de l'Emir Bechir ; construction immense, tout à fait orientale, dominant de très haut la vallée et ses cultures en gradins ; matériaux très beaux, marbres rose et jaune du Liban, et blanc de Constantinople ; mosaïques aux teintes bleues et vertes, colonnes finement sculptées, plafonds en cèdre ou en noyer... C'est un peu le Palais de la Belle-au-Bois dormant, car les immenses salles sont désertes, aussi les pas résonnent-ils bizarrement dans les vastes cours inondées de soleil. On apprécie la fraîcheur du jardin planté de cyprès, tout fleuri de roses et de pervenches.

« L'après-midi, (après avoir consciencieusement vidé les petits paniers de Sœur Célestine), visite d'une très misérable école — marmaille en loques et sans souliers ; la jeune maîtresse a bien du mérite à défricher dans ce terrain ! aussi, Sœur Marie-Madeleine l'encourage-t-elle de son mieux. Pour moi, j'aime tout plein ces petits... Le 15, nous projetons une excursion à Belabeck avec les certifiées... « Mers et fleuves, montagnes et vallées... et toutes les belles choses, bénissez le Seigneur ! »

« Le retour s'effectue dans l'auto « de montagne » qui renifle dans les descentes !

« A Djonu, toute la population était à l'église. Au bruit de l'auto, la sainte assemblée se retourne et sort. En un clin d'œil tout le village nous entoure. Sœur Marie-Madeleine discute avec les notables, pendant que les enfants nous récitent grammaire, poésies, catéchisme, table de multiplication, en arabe et français. Tout se passe en famille, sur la terrasse d'une maison, parce que le village est en pente raide comme Sainte-Croix du Verdon. La cloche met fin à notre « examen » et aux palabres, et c'est l'interminable grand Messe maronite. Aussi nous partons vers Aïnab, très pauvre village avec trois écoles cependant : une druse, une protestante et la petite nôtre très misérable. Vite en plein air, au bon soleil ! Sérieux examen, écrit et oral. Papas et Mamans nous regardent du haut des terrasses. Le reste de la journée se poursuit sans incident : à Kaahlé, il faut aller à pied, joli sentier, cyclamens et anémones en pleine floraison.

« Je suis réinvitée en qualité de « cœur solide » pour jeudi prochain, car il ne faut pas craindre les ornières je vous assure ! »

Après ces tournées en montagne, où Sœur Geneviève jouit intensément de la belle vie missionnaire, elle reprend sa classe avec ardeur, acceptant indifféremment les cours qu'on lui confie. Préfère-t-elle les sciences, les mathématiques, l'anglais ou le français ? Peu importe. Ses goûts personnels, cela compte si peu ! Elle n'en parle même pas, et son humeur est toujours égale, qu'il s'agisse de se plonger dans les charmes de la littérature, ou les aridités géométriques ...

Dans l'intimité des Sœurs de classe où l'on échange ses idées, ses expériences, Sœur Geneviève est

« Hélas ! ces pauvres chrétientés ont été anéanties totalement par de violents tremblements de terre. La région a été si bouleversée qu'en traversant ce pays en 1930, ma Sœur Visitatrice, accompagnée par ma Sœur Petit, n'ont même pas retrouvé trace de ces villages si éprouvés déjà par guerres et razzias des kurdes.

« La retraite finie, nous avons été Sœur Henriette (de mon Séminaire) et moi, expédiées à Ehden (1.500 mètres d'altitude) un des plus jolis sites du Liban-Nord. Nos Sœurs de Zghorta y montent — ainsi d'ailleurs que toute la population — pour l'été. C'est un curieux pays : gens au type très fin, presque tous très blonds, tous chrétiens, fervents, mais très violents, un peu le caractère corse, familles très nombreuses. Partout dans la montagne s'élèvent chapelles et couvents de moines. On se croirait au Moyen-Age. Population très francophile où l'on garde très vivace le souvenir des événements de 1860 ; bien des familles ont eu des martyrs. Nous y avons passé un mois. L'après-midi une des Sœurs m'apprenait un peu d'arabe : j'en suis au syllabaire ! Puis vers quatre heures après nos dévotions, nous allions « réparer nos forces » au grand air. Vous ne sauriez croire combien on apprécie cette faveur d'avoir sur soi une chemise sèche ! A Beyrouth, c'est continuellement le régime des « enveloppements mouillés ».

Mais tout cela, hélas ! c'est déjà le passé... Maintenant, il faut, sur l'ordre du médecin, renoncer à l'enseignement et se mettre au repos...

Puisque telle est la volonté divine, elle accepte et sourit — Sœur Geneviève a 30 ans à peine — C'est dur de laisser ses élèves, les livres, les piles de cahiers à corriger... d'être de vivre à l'infirmierie et d'attendre... combien de temps ?...

Un jour, le docteur prononce un mot terrible. Il parle du « sana »... Sœur Geneviève, seule, ne se trouble pas. Renversant les rôles, c'est elle qui sèche les larmes autour d'elle et remonte les courages. Puisque le divin Maître le veut ainsi, c'est tellement plus simple de lui dire un beau oui ! Elle prononce le sien avec une simplicité incroyable et part en janvier à Bahnès, comme s'il s'agissait d'une tournée d'Ecoles. Mais aujourd'hui, le cœur est moins solide...

Bahnès est accroché au flanc de l'aride Liban dans un site sauvage et merveilleux. Les pavillons du magnifique Sanatorium desservi par nos Sœurs, abritent plus de 700 malades qui viennent à cette haute altitude, chercher la guérison.

Sœur Geneviève s'installe dans son nouvel office qui consiste surtout en longues cures sur la terrasse, sous le grand soleil du Bon Dieu. Elle reste gaie. Elle a d'ailleurs une jeune compagne d'infortune qui, comme elle, désire guérir pour travailler. Que de bonnes heures passées ensemble ! Il faut dire que la chambre largement ouverte au clair soleil d'Orient, communique aussi avec un minuscule oratoire renfermant le Saint-Sacrement. Ah ! c'est bien meilleur encore que le soleil joyeux dans le ciel bleu ! C'est Jésus, un Jésus rien que pour ses petites épouses malades, un Jésus qui vient chaque matin dans son hostie et à qui on peut rendre longuement la visite, entre les cures.

« Comment ne pas guérir ! Il ne nous manque rien », diront les deux édifiantes petites malades : les soins si dévoués de notre bonne Sœur Robitaille, la cordialité de ses actives compagnes, du contentement plein notre âme ! » Aussi, veut-on lui faire exprimer un désir, Sœur Geneviève ne trouve rien à demander pour elle...

L'été se passe bien, elle semble beaucoup mieux ; le Docteur permet un essai de retour à Beyrouth. Quelle joie ! Sans doute, il n'est pas question de classe. La Visitatrice s'ingénie pour organiser une douce petite vie de convalescente, avec des heures de repos, coupées de moments de travail... à l'Economat. Travail tout nouveau pour Sœur Geneviève, et, une fois de plus, à l'antipode de ses goûts naturels.

Cette période qu'elle vient de vivre n'est que le premier degré de son calvaire qui reprendra bientôt après cette halte. Elle sait bien qu'elle n'est pas guérie, mais son moral ne faiblit pas. A sa tante, ma Sœur Josseau, elle écrit à son retour à Beyrouth :

« Nos classes débordent : je viens de compter pour toutes nos écoles du Liban le joli total de 9.031 élèves. J'ai eu des vacances supplémentaires, j'ai été fatiguée, simple crise de surmenage. Mais tu peux être tout à fait rassurée, ma chère Tante, c'est déjà de l'histoire ancienne. Très vite, j'ai repris, sans piqûres ni médi-

« calculer un peu... D'ailleurs, je m'arrange à grouper les courses lointaines, et notre petite auto me permet en quelques heures de faire bien du chemin et du travail. Travail très différent de la classe, bien sûr, mais nécessaire et que je peux faire : paperasseries, démarches à l'Assistance, aux divers Consultats, ce qui est parfois œuvre de patience. Mais les Cawas me connaissent et sont complaisants.

En avril 1945, notre Sœur de la Procure paraît tout à fait consolidée, plus pleine d'entrain que jamais. Qu'on en juge par cette lettre sans préambule, tellement Sœur Geneviève est reprise par toutes sortes d'activités :

« Ma chère Maman, Demain nous irons au bateau porter de petits colis pour la Maison-Mère : peu de chose, 3 kilogs par colis... Mais on nous fait espérer bientôt de l'amélioration sur ce point, et en attendant on est d'une bonté sans pareille pour nos envois ! Les premiers sont bien arrivés. Puis nous avons envoyé de l'amidon à nos Sœurs d'Alger qui n'avaient, pour empeser leurs cornettes, qu'un peu de poudre de crème américaine !

« Mes autres occupations à la Procure continuent : passeports à préparer, paperasses à remplir pour nos diverses maisons.

« J'ai un travail tout à fait conforme à mon état de cette année ; une petite chambre paisible aussi : l'armoire aux gros papiers, la petite table et celle de la machine à écrire, car j'ai appris à tapoter avec six doigts... Cela rendra service par la suite. Nos Vénérées Supérieures sont d'une vigilance maternelle, et moi, j'obéis. Pas encore de courses, sinon très courtes ; pour les plus importantes, notre petite auto, et si elle est en panne je prends un « fiacre », un de nos vieux fiacres parisiens, car ils sont venus échouer ici !

« On commence déjà les inscriptions pour les examens : certificat en mai, brevet le 4 juin. Puis ce seront les retraites. Espérons que cet été on verra arriver le renfort : nos Sœurs Libanaises que la guerre a retenues en France, et des Missionnaires. Ici la maison des Pères est toute réduite, après le décès de saints missionnaires frappés en pleine activité. »

Ce dont elle ne parle pas, c'est de ses souffrances morales dans cette Procure où tout semble lui plaire. Ses compagnes de la Maison Centrale affirment qu'il en fut pourtant ainsi. Mais son doux sourire voilait tout, et elle gardait au fond du cœur l'intime secret de renoncements douloureux.

Le Maître ciselait cette âme à sa divine manière. En 1941 un télégramme transmis par le Vatican lui avait appris six mois après l'événement, la mort subite de son pauvre papa. Or toutes les relations étaient coupées avec la France. C'était l'absence totale et si pénible de nouvelles, le martyre du cœur... Au bout de quatre ans seulement elle pouvait s'unir au chagrin des siens.

« Cher papa, écrit-elle à sa tante. La mort a été subite mais non imprévue. Puissé-je être docile au mot d'ordre qu'il me donna lorsque je quittai la maison : « Sois fidèle à tes saintes Règles ! »

Docile, elle l'est certes, cette bonne Sœur Geneviève qui dit toujours oui au Bon Dieu. L'hiver s'était passé pour elle assez normalement dans son bureau de la Procure. On croyait la partie gagnée ; peut-être pourrai-t-elle reprendre bientôt sa classe. Mais voici qu'une terrible dysenterie se déclare qui l'affaiblit considérablement. Comment supportera-t-elle la laryngite qui vient se greffer sur ce mauvais état général ? Le traitement est fort pénible. Elle s'y soumet sans sourciller. D'ailleurs ma Sœur Visitatrice s'installe à son chevet de jour et de nuit. Elle voudrait tant éviter le nouveau départ au sana qu'envisage bientôt le médecin... Le jour où il se prononce, Sœur Geneviève dit simplement :

— Je n'ai plus beaucoup de forces, j'en reprendrai là-bas...

Elle quitte Beyrouth avec sa bonne Visitatrice ; en route, contrairement à ses habitudes, elle parle volontiers, évoque les siens, la France, sans doute pour donner le change et laisser dans l'illusion celle qui l'aime comme une seconde mère. Cependant, en quittant la Maison Centrale, elle avait dit : « Je ne reviendrai pas... »

VERS LE CIEL...

A Bahnès, elle a alors pour voisine de chambre notre chère Sœur Barada, trop sainte elle aussi, au dire de ses compagnes, pour rester sur la terre. Il ya assaut de vertu entre les deux malades qui s'entraident

étouffe, elle serre plus fort son crucifix des Vœux ou la petite Vierge donnée par sa mère et qui — précieuse relique — lui reviendra un jour... Sœur Geneviève pense beaucoup à elle :

— *Chère maman, dit-elle ; elle est déjà toute perdue dans le Bon Dieu. Vous lui direz qu'elle s'y enfonce toujours plus... Soyez tranquille, il y a longtemps qu'elle a donné sa fille au divin Maître ; ce n'est pas maintenant qu'elle va reprendre son sacrifice...*

Le 19 elle trace un billet à son oncle :

« *C'est à vous que j'annonce que j'ai été administrée hier. Quelle grâce ! Quel calme ! Je suis si bien entourée... Je suis heureuse...* »

L'état reste très pénible, avec des alternatives de crises et de paix. Mais elle sent bien qu'elle s'en va... Le 22 août, fête du Cœur Immaculé, anniversaire de son appel pour l'étranger, est passé. Elle avait espéré s'en aller ce jour-là mais... Dieu prolonge l'épreuve de sa petite victime.

Le 25, réunissant ses dernières forces, elle écrit à son frère et à sa belle-sœur.

Mon bien cher Paul, ma chère Odile,

« *Je ne voudrais pas vous peiner, mais vu l'allure de mon mal, c'est une lettre d'au revoir au ciel que je vous envoie. Je vous remercie de tout le vrai bonheur que vous avez donné à mes chers parents et à moi-même. J'ai été administrée le 18 et suis entre les mains du Seigneur, dans un grand calme...*

« *Je n'ai guère connu vos enfants, mais je les aime et je prie pour eux. Faites-en de solides chrétiens. Il n'y a que cela de vrai !* »

Le 27, matin même de sa mort, une crise terrible la suffoque... Mais soudain, son visage contracté se détend, s'irradie dans une expression ineffable... Les bras tendus, elle s'écrie : « *Il vient ! Il vient !* » Après ces minutes d'extase, ma Sœur Visitatrice lui demande doucement : « *Sœur Geneviève, vous avez vu le bon Jésus ?* »

Elle hésite un instant et répond mystérieusement :

— *Oh ! ma Sœur, ce n'est plus comme avant, Il est là, mais ce n'est plus du tout la même chose...*

Puis elle parle avec abandon, assure sa Visitatrice, du secours d'En-Haut, a pour chaque Sœur un mot approprié. A l'une d'elles très soucieuse de l'avenir d'une nièce, elle affirme : « *Soyez tranquille, ce mariage ne se fera pas !* » Pour une autre, elle a une phrase véritablement inspirée car elle répond à un état d'âme qu'elle ne pouvait normalement connaître.

Mais elle s'inquiète d'avoir trop parlé, fait demander son confesseur et se renferme dans son silence habituel si conforme à son humilité.

Sœur Geneviève a fait le projet d'écrire trois lettres suprêmes dont la toute dernière serait pour sa pauvre maman. Mais son crayon l'abandonne et elle doit s'arrêter car l'heure est venue. Avec une douce sérénité, elle suit les envahissements progressifs de la mort dans son corps miné par le mal.

— *Ma Sœur, mes mains sont froides, elles ne se réchaufferont plus...*

Un moment après :

— *Ma Sœur, maintenant ce sont les jambes... Le froid monte... monte...*

Alors, croisant ses mains sur la poitrine, elle s'allonge doucement :

— *Je vais rester ainsi pour recevoir mon divin Maître... Ce matin j'ai pu communier, et je ne pouvais avaler une goutte d'eau... Quelle grâce ! Que Dieu est bon pour moi !*

Ma Sœur Visitatrice est sortie un instant sous la galerie avec le docteur. Sœur Geneviève appelle :

— *Dites-lui qu'elle vienne... C'est le grand moment. Je serais contente qu'elle soit là pour m'aider...*

Elle remercie encore chaque Sœur. L'une d'elles murmure : « *Elle sourira jusqu'à la fin.* » Sœur Geneviève a entendu et reprend :

— *Je ne peux plus manger, je ne peux plus parler, mais seulement sourire, j'en profite...*

Avec ardeur elle serre son crucifix qu'elle baise avec amour, étreint sa petite Vierge plus fort et s'écrie : « *La lumière, la lumière !* »

Ce sont les dernières paroles de la douce petite Sœur fermant ses grands yeux sombres aux horizons lumineux de l'Orient pour s'ouvrir sur l'éternelle clarté...